

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

(N° 5.) — MAI 1855.

I.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

TENUE LE 24 AVRIL 1855,

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. H. PASSY, L'UN DES DEUX VICE-PRÉSIDENTS.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Président proclame membre de la Société, après son admission par le Conseil :

892. — M. le vicomte de KERSAINT, rue de Matignon, 8, présenté par MM. Ch. Lenormant et A. de Courcy.

Ouvrages offerts.

De la part de l'Académie royale des sciences de Bavière :

Abhandlungen der mathematic.-physical. Classe, vol. VII, abth. 2.

Abhandlungen der historischen Classe, vol. VII, abth. 2.

2 vol. in-4. Munich, 1854.

Gelehrte Anzeigen, vol. XXXIX, année 1854, in-4.

Spruner : *Pfalzgraf Rupert, der Cavalier* : discours inaugural de la séance générale annuelle de l'Académie en 1854, brochure in-4.

Grégoire de Tours (traduction); — *Chronique de Guillaume de Nangis*; — *Registres de l'Hôtel de Ville de Paris pendant la Fronde*; — *l'Ystoire de li Normant*; — les *Comptes de l'Argenterie des rois de France*; — le *Journal de Barbier*, dont le premier volume est épuisé et dont le second est sur le point de l'être. Les autres ouvrages de la Société, ainsi que les *Annuaire*s, ne sont également qu'en petit nombre.

— Le Comité des fonds propose de faire avec le nouveau trésorier qui remplacera M. Duchesne, un abonnement annuel pour certaines dépenses variables. Cet abonnement ne comprendrait pas les autres dépenses fixes et constantes.

La proposition du Comité est adoptée.

— Le Conseil approuve en outre les propositions suivantes du Comité :

Les ouvrages devant composer le prix de la Société de l'Histoire de France, pour le prochain concours général, seront les suivants :

<i>Grégoire de Tours</i> (texte latin).....	2 volumes.
<i>Procès de Jeanne d'Arc</i>	5
<i>Mémoires de Commynes</i>	3

10 volumes.

Le Conseil persiste, par les mêmes motifs qui ont déterminé son premier vote, dans la décision prise précédemment à l'égard de la demande du libraire de la Société, au sujet de la remise de 2 fr. dont jouissent tous les membres, sans en excepter les libraires, sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement à leur nomination. M. J. Renouard profite seul, comme libraire de la Société, de plusieurs autres avantages.

Une autre demande de la librairie de M. J. Renouard, d'annoncer les derniers ouvrages de la Société dans différents journaux, est ajournée jusqu'à la publication de plusieurs autres volumes actuellement sous presse.

Le Comité des fonds, ayant constaté que les exemplaires sur papier vélin n'ont pas toujours été suffisamment distingués des exemplaires sur papier ordinaire, propose que désormais une marque imprimée sur papier blanc soit collée sur les couvertures des exemplaires, papier vélin.

Conformément à une décision antérieure du Conseil, chaque éditeur et chaque commissaire responsable auront droit à un exemplaire, papier vélin, de l'ouvrage auquel ils auront donné leurs soins; l'éditeur recevra, en outre, neuf exemplaires et le commissaire responsable quatre exemplaires de ce même ouvrage.

Le Comité des fonds rappelle et le Conseil approuve plusieurs autres usages relatifs à la distribution des volumes et à l'admission des nouveaux membres, usages dont il sera donné connaissance au nouveau trésorier, pour le diriger dans sa gestion.

Le Conseil autorise l'échange de l'Annuaire et du Bulletin, demandé par la Société des sciences et arts d'Angers, en retour de ses publications.

Il sera fait droit pareillement à la demande de M. J. Travers, secrétaire de l'Académie des sciences de Caen. Depuis quelque temps, l'envoi du Bulletin à la plupart des Sociétés savantes avait été négligé par M. Duchesne.

M. de Longuemart, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest de la France, à Poitiers, réclame les Annuaire de la Société qu'elle n'a pas reçus depuis 1852; le *Bulletin* depuis le mois de mai 1854, et les numéros arriérés de septembre-octobre 1847 et de mars 1848. Il sera fait droit à cette réclamation. La même Société réclame la suite des ouvrages publiés par la Société de l'Histoire de France, dont elle a déjà reçu la plus grande partie. D'après une décision antérieure, la Société des Antiquaires de l'Ouest recevra la continuation des ouvrages dont elle a les premiers volumes, tels qu'*Orderic Vital* et *Barbier*.

— Le Conseil fixe l'ordre du jour de la prochaine assemblée générale de la Société. Outre le discours du président, les rapports du secrétaire et des censeurs, et les élections, on entendra deux lectures de M. L. Delisle, l'une sur la vie et les écrits d'Orderic Vital, l'autre sur une chartre conservée à Moulins dans les Archives de la préfecture du département de l'Allier, et au bas de laquelle se voient la signature autographe et quelques mots écrits de la main même de Joinville.

La séance est levée à cinq heures.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

TENUE LE 1^{er} MAI 1855,

Dans la salle des Cours de l'École des Chartes, à l'hôtel des Archives de l'Empire,

SOUS LA PRÉSIDENTENCE DE M. LE BARON DE BARANTE,

Membre de l'Académie française.

DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

MESSIEURS,

« Depuis notre dernière session, votre Conseil d'administration, toujours empressé à se rendre digne de votre confiance, a continué ses travaux accoutumés. Les rapports, qui vous seront présentés, rendront compte de nos dépenses et de nos ressources, de l'état des impressions, de l'époque prochaine où paraîtront les livres qui sont annoncés. En vous faisant remarquer le bon ordre qui règne dans nos affaires, nous avons le triste devoir de vous rappeler la perte que nous venons de faire. M. Duchesne, notre archiviste et notre trésorier, un des fondateurs de la Société, qui remplissait les fonctions dont il avait bien voulu se charger avec tant de soin et d'exactitude, qui avait tellement à cœur tous nos intérêts, qui maintenait la régularité indispensable dans l'accomplissement de nos obligations, nous a été enlevé. Ce n'est plus lui qui vous rendra compte de sa gestion. Vous l'honorerez de vos regrets : ceux de vous qui l'ont connu le mieux seront ceux qui s'affligeront le plus.

Nous vous avons annoncé l'an dernier la publication des *Mémoires de Mathieu Molé*. Le premier volume vous a été distribué. Peut-être, en intitulant « Mémoires » un recueil de pièces jointes ensemble par quelques notes et classées selon leur date, n'avons-nous pas donné une idée assez exacte de cette publication. Toutefois nous espérons que ce ne sera pas un mécompte pour le lecteur.

Notre règlement porte que « la Société de l'Histoire de France se propose de publier des documents originaux. » Sans doute, lorsque ces documents sont sous la forme de Mémoires contemporains, lorsqu'ils ont à la fois l'intérêt d'une biographie et d'un témoignage des événe-

ments publics, leur lecture a plus d'attrait. Aussi cherchons-nous, autant que possible, à donner ce caractère à notre collection.

Mais il y a aussi un grand fonds d'instruction à recueillir dans les pièces authentiques, qui se rapportent à une époque ou à une série de faits. Ce n'est pas le récit d'un spectateur qui a observé les événements sous son point de vue, selon la nature de son esprit, selon ses passions, et souvent pour le besoin de sa propre cause. Ce n'est pas non plus l'œuvre d'un historien qui, avec plus ou moins de sagacité, a compulsé les témoignages contemporains, leur a donné de la suite et de la liaison, de telle sorte qu'il en résulte un tableau d'ensemble. Un tel travail peut facilement prendre un caractère systématique; l'auteur peut involontairement écarter les circonstances qui ne se rapportent pas à sa conception; il est exact et véridique, mais peut-être est-il incomplet.

Ainsi, il est des lecteurs qui ont goût à faire eux-mêmes ce travail pour leur propre compte. Les pièces, les correspondances, les discours, les procédures, c'est l'histoire prise sur le fait; les paroles ont la couleur du temps; les opinions sont celles ou d'un personnage important, ou d'une faction, ou d'un gouvernement; la scène se peuple d'acteurs vivants: les mœurs de l'époque, l'état général du pays se reflètent dans le détail des faits particuliers.

Déjà nous avons pu faire l'épreuve de l'intérêt qui s'attache à ce genre de publications. Beaucoup d'histoires de Jeanne d'Arc ont été écrites. Quelques-unes même sont contemporaines; il n'en est aucune qui soit aussi vivante que la procédure. C'est à cette source qu'ont puisé les écrivains qui ont le mieux raconté cette si touchante et si admirable histoire.

Les *Mémoires de Mathieu Molé* ne promettent pas un intérêt pareil. Nous ne sommes plus dans un siècle épique. Le règne de Louis XIII est surtout une époque politique. Placée entre la Ligue et la Fronde, elle se ressent des agitations du xvi^e siècle, et le sage gouvernement de Henri IV ne s'est point prolongé assez longtemps pour donner à la France l'habitude et l'amour de l'ordre et de la raison. Une main forte, un pouvoir hardi, sont encore nécessaires pour prévenir de nouveaux troubles, qui éclateront dès que le cardinal de Richelieu ne sera plus.

Le premier volume commence au moment où les États Généraux de 1614 cessaient leurs inutiles discussions. Mathieu Molé venait d'être nommé procureur général du Parlement. Le roi, par arrêt du Conseil, « Ouï les remontrances des députés, du clergé et de la noblesse, avait expressément défendu aux États d'entrer en délibération sur les matières d'État, et à la Cour du Parlement d'en prendre aucune juridiction ni connaissance. » — Nonobstant cette défense et les marques de mécontentement du roi et de la reine régente, la Cour délibéra de donner

« avis au roi, de faire des ouvertures sur le bien de son service et le soulagement de ses sujets, n'ayant d'autre fin que sa gloire et sa félicité. »

Ces remontrances furent mal reçues, mais ne découragèrent point le Parlement; il en présenta de nouvelles : — « Nous osons dire à Votre Majesté que c'est un mauvais conseil qu'on lui donne de commencer sa majorité par tant de commandement et de puissance absolue, et s'accoutumer à des actions dont les bons rois n'usent que fort rarement. Plus votre puissance est grande et absolue, plus on doit la ménager avec retenue et modération pour la faire longuement durer. »

La suite de cette remontrance témoigne des abus, des désordres de ce gouvernement livré aux influences des intrigues de cour et aux cabales des grands seigneurs. C'est le tableau d'un état de choses qui appelait de profondes réformes, qui menaçait d'un mécontentement universel ou d'une rébellion. Ces plaintes respectueuses ramenaient le souvenir récent du règne de Henri IV.

« La dissipation et profusion qui a été faite de vos finances, depuis le décès du feu roi, est incroyable. Pendant son règne, le revenu n'était pas aussi grand qu'à présent. » — Cette comparaison de l'administration des deux règnes était appuyée de calculs et de preuves.

Les remontrances du Parlement furent encore mal accueillies par la reine mère, qui dictait au jeune roi des réponses sévères. Cependant les magistrats ne s'en troublaient point. En vain le roi leur faisait déclarer, par la bouche du chancelier, qu'ils avaient outre-passé le pouvoir attribué par les lois de leur institution, « n'étant établie que pour rendre la justice à ses sujets, et non pour connaître des affaires d'État, sinon lorsqu'il leur était commandé. » En vain rappelait-on toutes les occasions où la puissance royale les avait réduits à leurs attributions judiciaires. Le Parlement répondait toujours respectueusement « qu'il était soumis au bon plaisir du roi; que les remontrances étaient l'accomplissement d'un devoir, et qu'il était obligé de prémunir le roi contre les mauvais conseils et la violation des lois du royaume. »

Le Parlement ne se regardait point comme le représentant de la nation, comme le défenseur de ses droits; il était pour ainsi dire le représentant de la loi; il appelait du roi mal conseillé au roi mieux informé; il avait pour lui la tradition. Ce mécanisme de gouvernement n'avait jamais été pratiqué d'une manière régulièrement invariable, mais depuis plus d'un siècle les choses se passaient ainsi. A cette époque, le Parlement n'élevait pas de prétentions plus hautes et ne se regardait pas comme les États Généraux au petit pied.

En même temps le pouvoir royal ne gardait point rancune des contrariétés que lui donnait parfois le Parlement, il ne lui imputait nul esprit de rébellion. Quand il croyait avoir à le blâmer, c'était avec égard

et en rendant justice à ses bonnes intentions. D'ailleurs, tout en lui interdisant de connaître des affaires d'État, il n'oubliait pas quelle autorité la magistrature avait sur les esprits; quelle puissance avait l'action d'une justice régulière pour maintenir et rétablir le bon ordre; quelle fermeté et quel courage elle apportait à défendre le droit et la puissance monarchiques contre les prétentions et les entreprises des princes, des grands seigneurs et des chefs militaires. A aucun moment l'intervention du Parlement n'avait paru plus nécessaire pour porter remède à l'anarchie qui troublait le royaume, depuis que la reine mère avait quitté le titre de régente.

Le roi se rendait dans le midi de la France pour négocier son mariage avec Anne d'Autriche. Cette alliance était contraire à l'opinion et à la volonté du prince de Condé, qui prétendait à la conduite du gouvernement. Il refusa de suivre le roi dans son voyage. C'était déclarer d'avance son intention de lever le drapeau de la rébellion.

Le roi chargea son procureur général de remettre au Parlement une déclaration où il rendait un compte détaillé des efforts qu'il avait tentés pour disposer son cousin, le prince de Condé, à l'accompagner dans son voyage de Guyenne. Cet exposé de sa conduite, qui était presque sur le ton de l'apologie, se terminait en recommandant au Parlement de faire ce qui « dépendrait de son autorité pour maintenir ses sujets en leur devoir, et les faire vivre en bonne union et concorde les uns avec les autres. »

Pendant le cours de ce voyage, le procureur général fut constamment informé de toutes les circonstances qui se rapportaient, soit à la rébellion du prince du Condé, soit au progrès des négociations du mariage. Il semblait qu'un souverain absent de sa capitale entretenît une correspondance avec le président d'un Conseil de régence, tant le Parlement avait une haute place parmi les pouvoirs de l'État. Il est vrai que l'estime et la confiance accordées de toutes parts à Mathieu Molé étaient pour quelque chose dans cette communication habituelle.

Peu après le retour du roi, il eut à faire une nouvelle et grave déclaration au Parlement. Il eut à confesser devant la justice un crime que lui-même avait ordonné. MM. Servin et Lebret, avocats du roi, furent mandés au Louvre. Le roi leur dit alors « ces paroles mêlées de larmes et d'allégresse : » — « Je suis roi maintenant, je suis votre roi, je l'ai été; je le suis et serai, Dieu aidant, plus que jamais. Vous direz à ma cour de Parlement que Conchine a été tué, ayant résisté à ceux à qui j'avais ordonné de l'arrêter. Dites à mon Parlement que ce méchant a voulu attenter à ma personne, et a entrepris sur mon État. Allez donc dire que ma cour de Parlement s'assemble promptement, et qu'elle vienne

me trouver pour me donner avis sur ce qui reste à faire en suite de ce qui s'est fait par mon commandement. »

Le premier président se rendit au Louvre avec une députation, et, après avoir vu le roi et conféré avec les membres de son Conseil, il fut d'avis que le roi n'était tenu de justifier son action, et que la personne du défunt n'était pas d'assez grande considération pour en faire d'autre déclaration que par une lettre de cachet.

Le gouvernement du roi, soumis à de nouvelles influences, chercha d'abord à se montrer plus occupé de l'intérêt public et des vœux de la nation exprimés par les États Généraux. On se ressouvint des demandes qu'ils avaient faites, et une assemblée des notables fut convoquée à Rouen pour délibérer sur les questions qui lui seraient posées. Monsieur, frère du roi, en était le président. Elle était composée d'anciens et notables personnages, soit de l'Église, soit de la noblesse, et des officiers du roi, c'est-à-dire de membres de son Conseil ou de la magistrature.

La série des questions comportait une réforme générale de l'administration du royaume, une définition de tous les pouvoirs publics, un règlement des finances de l'État, des garanties contre les abus et les excès de pouvoir. Les délibérations durèrent près d'un mois. A en juger par les réponses faites à chaque question, il fut procédé à cet examen avec gravité, sagesse et connaissance pratique des affaires. Il en résulta un édit de deux cent quarante-trois articles, presque tous conformes aux remontrances des États Généraux et du Parlement. Cependant le gouvernement de Louis XIII avait, à cette époque, si peu de consistance, que cet édit resta sans exécution, et qu'il ne fut tiré aucun fruit des délibérations de l'assemblée des notables.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au moment où le cardinal de Richelieu devint maître de la France. Alors le rétablissement de l'ordre et de l'obéissance, le commencement d'une administration régulière, une politique conforme à l'honneur et à l'intérêt national, émanèrent d'un pouvoir absolu, plus apte et plus habile que les pouvoirs délibérants à cette œuvre glorieuse et bienfaisante, mais destiné à ne donner aucune garantie pour en assurer la durée.

Dès lors, le Parlement ne fut plus appelé à prendre part aux affaires de l'État. Aucune lutte ne s'établit entre la magistrature et le ministre qui exerçait le pouvoir royal, il ne rencontra point de résistance. Mais il ne manquait point aux égards que méritait ce grand corps de justice; il le considérait comme un Conseil d'État consulté, selon une forme funeste mais consacrée par la tradition, sur des déterminations déjà prises. Ainsi lui étaient communiquées toutes les grandes mesures d'administration, les créations de nouveaux offices et leurs attributions, les

institutions d'apanages pour les princes, les mesures relatives aux protestants. En même temps le cardinal témoignait à Mathieu Molé la plus haute estime, et ne lui demandait rien qui fût hors de son devoir et de son honneur de magistrat.

Le volume, qui vient de paraître, s'arrête à la prise de la Rochelle. Peut-être vous en ai-je présenté une trop longue analyse. J'ai voulu expliquer pourquoi nous avons attaché un intérêt particulier à cette publication. Je suis persuadé qu'elle jettera un jour nouveau sur les rapports de l'autorité royale avec le Parlement, dont on a si souvent parlé et disserté, sans avoir une connaissance suffisante du mécanisme de la pratique de cette constitution, qui a existé par les mœurs et les traditions plus que par un texte précis, qui donnait à la France un gouvernement légal, et qui la préservait d'un pouvoir absolu et despotique. »

RAPPORT DU SECRÉTAIRE, M. J. DESNOYERS, *sur les travaux de la Société depuis sa dernière assemblée générale en mai 1854.*

MESSIEURS,

« Si le Conseil auquel vous voulez bien remettre le soin des intérêts de notre Société littéraire et la direction de nos publications n'avait acquis des droits réels à votre confiance par une administration régulière de plus de vingt années, je pourrais éprouver quelque embarras en vous exprimant encore aujourd'hui ses regrets des retards apportés à la distribution d'ouvrages que vous devriez avoir reçus depuis plusieurs mois.

Il serait surabondant de vous rappeler ses efforts incessants pour obvier, autant que possible, à cette irrégularité. Vous en avez chaque mois des preuves nouvelles dans la lecture des procès-verbaux de nos séances, et vous devez être bien convaincus que les retards apportés à la mise au jour des deux volumes et de l'Annuaire de 1854, ne doivent être attribués ni à l'imprévoyance du Conseil ni à l'indifférence des membres chargés de donner leurs soins à ces ouvrages. Est-il, en effet, possible de supposer que des éditeurs dévoués à leurs travaux, comme ils l'ont prouvé, mettant quelque prix à attacher leur nom à des œuvres utiles et durables, n'aient pas le plus sincère désir de faire honneur à des engagements, qui ne sont pas moins respectables pour l'homme de lettres que la signature commerciale pour le négociant.

Si l'excellente édition d'*Orderic Vital*, désormais guide indispensable de l'histoire de Normandie au XII^e siècle, qui va enfin être terminée dans quelques semaines par M. L. Delisle, avec les conseils et

le concours de notre respectable et savant confrère M. Aug. Le Prévost, à qui la Société doit les quatre premiers volumes et dont M. L. Delisle aura si parfaitement complété l'œuvre; si, dis-je, cette édition a vu s'écouler plus de quinze ans depuis la publication du premier volume; si le piquant et intéressant *Journal de Barbier*, qui touche aussi à sa fin, n'est terminé qu'environ huit années après que le premier volume eut si vivement excité la curiosité publique, grâce au choix judicieux et à la saine critique qui a dirigé M. de La Villegille, c'est que les travaux des éditeurs, que la Société n'avait pas le droit de restreindre exclusivement à ces ouvrages, ont été dirigés avec cette conscience rigoureuse qui fait le mérite et la durée des bons livres.

On ne rencontre que trop de preuves des dangers d'une précipitation contraire dans plus d'une édition récente, faite, il est vrai, à bon marché, mais où l'on ne tient pas grand compte de la discussion des difficultés littéraires et historiques. Pour n'en citer qu'un exemple, je puis vous rappeler, messieurs, que si la Société de l'Histoire de France eût été définitivement mise à même de publier les *Mémoires inédits* du président Hénault, comme elle y fut invitée, il y a moins de deux ans, dans des conditions qui ne semblèrent pas acceptables, ce livre, qui a vu le jour depuis fort peu de temps, ne serait probablement pas encore dans la librairie. L'éditeur que la Société avait presque choisi et qui était disposé à accepter la responsabilité de cette publication, eût apporté à la rectification des noms altérés, à l'éclaircissement des faits obscurs, une attention scrupuleuse, par conséquent plus lente, une connaissance parfaite de la société du temps, connaissance qui aurait tourné au profit de l'ouvrage. Mais très-certainement celui-ci n'aurait pas éprouvé le blâme presque unanime de la critique littéraire.

Les deux derniers volumes d'*Orderic Vital* et de *Barbier* qui vous seront distribués prochainement vont donc compléter enfin ces deux ouvrages. Ils représentent, avec le premier volume des *Mémoires de Mathieu Molé* que vous avez reçu depuis plusieurs mois, la livraison de 1854. Afin qu'un semblable retard puisse être, autant que possible, évité cette année, le Conseil a fait mettre à la fois sous presse quatre volumes, c'est-à-dire un nombre plus considérable que celui qui est nécessaire pour répondre aux besoins de l'exercice courant.

Ces volumes sont :

Le deuxième des *Mémoires de Molé*, édités par M. Aimé Champollion, et dont le commissaire responsable est M. Ch. Lenormant;

Le premier des *Chroniques de Charles VII et de Louis XI*, par Thomas Basin, dont l'éditeur est M. J. Quicherat et le commissaire responsable M. Bellaguet;

Les *Mémoires de Beauvais-Nangis*, édités par M. de Monmerqué et ayant pour commissaire responsable M. Taillandier ;

Les *Chroniques originales d'Anjou*, dont les deux éditeurs sont MM. P. Marchegay et Salmon, et le commissaire responsable M. L. Delisle.

Ces publications figuraient en projets depuis bien des années sur nos listes, et nous nous félicitons de les voir enfin passées à la vie active. L'impression de plusieurs de ces ouvrages est déjà fort avancée ; la copie manuscrite des deux premiers est presque entièrement déposée à l'imprimerie. Il ne manque plus pour compléter le troisième, trop peu étendu pour former à lui seul un volume, qu'un autre document original sur le choix duquel l'éditeur M. de Monmerqué avait eu quelque hésitation mais qui vient enfin d'être fixé par lui-même, avec l'approbation du Conseil. Ce sera, d'après un manuscrit inédit communiqué par M. Taillandier, le récit du procès intenté au marquis de La Boulaye à l'occasion d'un coup de pistolet tiré sur le frondeur Joly, en 1640. Les détails de ce petit événement, dont le cardinal de Retz et d'autres historiens du temps ont parlé, sont racontés ici par un membre très-ardent de la chambre des enquêtes, qui entremêle son récit de renseignements assez curieux sur quelques-uns des acteurs plus haut placés de cette petite guerre civile, ou plutôt de cette guerre d'amours-propres et d'ambitions personnelles. Cette narration complète ainsi les *Mémoires de Beauvais-Nangis* qui s'arrêtaient à peu près vers cette époque ; elle complète aussi les *Mémoires du cardinal de Retz*.

Une moitié seulement des textes originaux qui doivent former le recueil relatif à l'Anjou est prête et livrée à l'impression ; mais l'autre partie est aussi fort avancée. Elles comprennent toutes deux une quinzaine de chroniques locales, rédigées du ^{x^e} au ^{xiii^e} siècle ; la liste en a déjà été donnée plusieurs fois dans mes rapports précédents et dans le Bulletin. Ces chroniques et quelques autres textes originaux renferment tout ce que l'histoire nous a conservé de plus authentique et de plus précis sur les origines, les guerres et les relations politiques de cette illustre famille d'Anjou qui se trouve si intimement mêlée pendant le moyen âge à l'histoire générale de France et d'Angleterre.

L'appréciation si lumineuse et si élevée que vous venez d'entendre du caractère des *Mémoires de Mathieu Molé* me dispense de rien ajouter à leur sujet. Je me bornerai à vous signaler, messieurs, cette circonstance que dans la partie de l'ouvrage qui formera le second volume et dont l'impression marche rapidement, Molé intervient lui-même par son propre récit beaucoup plus fréquemment que dans la partie antérieure à l'année 1629, déjà publiée. Les annotations de Molé qui accompagnent les pièces originales, qu'on peut considérer comme les preuves de son récit, y sont plus nombreuses et plus développées. M. Aimé

Champollion a su rapprocher ainsi, avec persévérance et sagacité, les matériaux les plus authentiques de la vie politique de ce grand magistrat, disséminés dans de nombreux recueils de pièces manuscrites de la Bibliothèque impériale. Avec un respect moins religieux pour la stricte vérité, il n'eût pas été difficile d'introduire dans le récit, sous une forme plus narrative et plus dramatique, un certain nombre de ces pièces qui ont été publiées ici sous leur forme originale. C'est ce qu'on a fait tant de fois pour d'autres Mémoires qui jouissent d'une grande célébrité. Mais une telle altération de la forme, quoiqu'elle eût conservé fidèlement la vérité des faits, a paru indigne du caractère sérieux des travaux de la Société. Telle a été aussi l'opinion de M. le comte Molé, qui a donné son adhésion la plus complète à cette publication qu'on pourrait appeler le portefeuille de l'illustre garde des sceaux son aïeul, et comme celui-ci l'a écrit lui-même, « le journal raisonné des événements auxquels il prit part, et qui lui servira de Mémoires. »

Les *Chroniques de Thomas Basin*, évêque de Lisieux, sur les règnes de Charles VII et de Louis XI, longtemps attribuées à un prétendu Amelgard, ont été tant de fois signalées à votre attention depuis plus de dix ans que la publication en avait été décidée en principe, que vous apprendrez certainement, messieurs, avec plaisir, qu'elles ont enfin pris rang dans les travaux réels et actuels de la Société. Le désir de satisfaire au vœu exprimé par quelques membres avait porté d'abord le Conseil à adjoindre une traduction au texte latin original de ces chroniques ; mais un plus sérieux examen de ce texte, qui est en général parfaitement clair et simple, et aussi le désir de diminuer de moitié les frais de l'édition, en se conformant au désir de l'éditeur, M. J. Quicherat, qui avait préparé son travail en dehors de toute vue de traduction, a déterminé le Conseil à revenir au projet primitif de publier le texte seul.

Parmi les autres publications que le Conseil tient en réserve pour faire suite à celles que je viens d'avoir l'honneur de vous rappeler, il en est une, les *Extraits des Chroniques Anglo-Françaises de Jean de Waurin*, autorisée aussi depuis quelques années, et que l'éditeur désigné, Mlle Dupont, est tout disposé à poursuivre assez activement pour que l'ouvrage puisse être mis sous presse l'an prochain.

Vous vous rappelez, messieurs, que ces chroniques, qui embrassent tout le ^{xiv}^e siècle et, avec de plus grands développements, la première moitié du ^{xv}^e, ne sont vraiment originales, ou tout au moins inédites, que pour certaines portions intercalées à de longs récits évidemment empruntés, quoique sous une forme légèrement altérée, à Froissart, de 1326 à 1399, à Monstrelet de 1399 à 1444, et à J. Duclercq de 1448 à 1467. Le récit de 1444 à 1448 et de 1468 à 1472 en constitue la partie la plus neuve et la plus importante. C'est le partage de ce qui diffère assez

essentiellement du texte de ces derniers chroniqueurs pour prendre un caractère original et de ce qui peut les compléter et les éclairer en réalité, que Mlle Dupont a pris le soin de faire. Nous ne pouvons douter qu'elle n'y ait réussi avec cette sûreté de critique et cette connaissance parfaite du *xv^e* siècle qui ont donné tant de prix à ses éditions de Pierre de Fenin et de Commynes.

J'avais fait allusion, dans mon rapport de l'an dernier, à l'occasion de cette même chronique de Jean de Waurin, aux fragments connus de celle de *Georges Chastelain*, dont la Société s'était préoccupée, il y a quelques années, sur la proposition et d'après les vues de feu M. Buchon. Des renseignements, transmis par M. Vallet de Viriville au Comité historique du ministère de l'instruction publique, semblaient annoncer la découverte à Florence d'une copie complète de cette chronique dont on ne connaissait encore que des fragments très-mutilés. Malheureusement, ainsi que j'en avais exprimé la crainte, cette curieuse révélation ne s'est point confirmée. Le fragment de Florence était connu; il avait été copié, et cette copie était dans les archives de notre Société. Mais cette communication a fourni à M. le général Renard et à M. Kervyn de Lettenhove, deux de nos collègues qui ont fait de l'histoire de la Belgique et du nord de la France l'objet spécial de leurs études, l'occasion de rappeler l'existence à Bruxelles de plusieurs fragments que n'avait point publiés M. Buchon, et qui l'avaient été plus récemment par M. le général Renard, ainsi que je l'avais rappelé dans un de mes précédents rapports. Le concours des lumières de ces deux savants est donc assuré à la Société, si le projet d'une édition de G. Chastelain semblait un jour plus positivement utile et praticable.

On ne peut mentionner quelques-uns des projets de publications dont s'est anciennement occupée la Société sans que le nom de *Froissart* ne se présente tout naturellement à votre souvenir, puisque ce fut surtout à son occasion que la Société de l'Histoire de France fut fondée. Tant de fois nous avons conçu et exprimé à cet égard des espérances qui ne se sont point réalisées, que j'aurais hésité à mentionner encore Froissart cette année, si le savant et consciencieux éditeur, M. Lacabane, qui en a fait le sujet de recherches si mûrement approfondies, ne m'eût exprimé le désir formel qu'il vous fût donné l'assurance qu'il s'occupe toujours de cette publication. Tout récemment encore, m'a-t-il assuré, il a terminé la collation du manuscrit d'Amiens, dont il avait dû la communication à l'obligeance de feu M. Rigollot.

En outre des anciens projets qui ont enfin reçu un commencement d'exécution et de ceux qui attendent leur tour, il en est plusieurs autres dont le Conseil administratif a dû s'occuper pour la première fois depuis votre dernière assemblée générale. Trois propositions ont été sou-

mises à son examen, après l'étude préalable que, suivant l'usage, le Comité de publication en a faite, savoir :

Premièrement, un recueil complet de tous les petits écrits, *Opera minora*, de Grégoire de Tours, autres que sa grande *Historia ecclesiastica Francorum*, déjà publiée par la Société. Cette collection complémentaire, dont le plan a été adopté par le Conseil, contiendra dans leur intégrité les textes des vies des saints, désignés sous les titres de *Gloria Martyrum*, *Gloria Confessorum*, *Vitæ Patrum*, le traité de *Virtutibus S. Martini*, les *Miracula S. Juliani*, en un mot tous les opuscules de Grégoire de Tours, recueillis et publiés par Dom Ruinart à la suite de l'*Historia Francorum*, et ceux que les découvertes de l'érudition moderne permettraient d'y ajouter. On n'y comprendrait pas toutefois l'*Epitome* de Frédégaire, dont le Conseil a déjà confié la publication séparée à l'un des premiers éditeurs de l'*Historia Francorum*, M. Taranne.

Ce recueil des *Opera minora* de Grégoire de Tours a semblé au Conseil pouvoir former quatre volumes, comme le texte de l'*Historia Francorum*, parce qu'il conviendrait de publier ces écrits complémentaires sur le même plan que le premier ouvrage, c'est-à-dire avec une traduction. Vainement a-t-on pu être porté à conclure que c'était doubler les dépenses, diminuer le nombre des publications, et affirmer que les besoins de l'étude ne réclamaient point une traduction. Le Conseil, tout en reconnaissant en partie la justesse de ces remarques, a jugé convenable de se conformer au plan suivi pour le premier ouvrage ; il a désigné M. Douët d'Arcq pour éditeur. Les renseignements géographiques, les traits de mœurs des Francs et des derniers Gallo-Romains, les usages et les traditions de l'Église pendant la période Mérovingienne, sont autant de sujets sur lesquels les petits écrits de Grégoire de Tours répandent des lumières dont on n'a pas encore assez tiré parti. La précieuse collection de Dom Bouquet et de ses savants continuateurs n'en contient que des extraits fort incomplets.

Une seconde publication proposée aussi au Conseil, mais qui a été provisoirement ajournée, est un *Choix de Lettres de rémission ou de grâce*, émanant de la couronne surtout pendant le xiv^e siècle. Le nombre de ces pièces, qui renferment une foule de traits de mœurs et même de renseignements historiques importants, est fort considérable. Cependant leur étude a été fort négligée jusqu'ici, quoique les Archives judiciaires et le Trésor des chartes en soient très-riches. On se bornerait d'abord aux lettres rédigées en français, ce qui permettrait de faire un premier choix auquel s'attacherait une autre sorte d'intérêt, comme monuments de la langue. Les lettres de rémission rédigées en latin sont encore plus nombreuses et plus anciennes ; on en pourrait publier un autre choix plus tard.

Le Conseil a eu aussi le regret d'être obligé , mais par des motifs différents, d'ajourner sa décision sur un troisième projet dont il reconnaissait cependant tout l'intérêt et la véritable importance. M. le comte de Montalembert avait appelé son attention sur la convenance qu'il y aurait de publier une édition nouvelle des *Mémoires de Saint-Simon*, avec les notes, les rectifications et les commentaires historiques et biographiques, propres à augmenter la valeur de cet ouvrage capital, dont la fortune a été si diverse, et dont la popularité s'est toujours accrue depuis la publication des premiers fragments vers la fin du dernier siècle. Les éditions publiées jusqu'ici ne satisfont qu'imparfaitement la curiosité, tout en donnant la force de chose jugée à des opinions souvent très-controversables et assez légèrement énoncées par l'auteur , sans le contre-poids d'un examen critique et d'un commentaire historique. Ne pourrait-on pas , en un mot, ne devrait-on pas faire pour les *Mémoires de Saint-Simon* , ce que M. de Monmerqué a fait avec tant de savoir et de succès pour les *Lettres de Mme de Sévigné*?

Cette pensée de M. le comte de Montalembert a paru parfaitement juste au Conseil, et s'il n'a pas cru qu'elle fût susceptible d'être aussi promptement mise en pratique qu'on pourrait le désirer, c'est par des motifs tout à fait étrangers au caractère de l'ouvrage et au plan de l'édition proposée. Le manuscrit de ces *Mémoires*, par suite de circonstances que la Société n'est à même ni de juger, ni surtout de modifier, est devenu une propriété particulière, après avoir été pendant de longues années la propriété de l'Etat. Du dépôt des Archives étrangères où il avait été conservé pendant plus d'un demi-siècle, avec beaucoup d'autres documents, pièces justificatives, correspondances, etc., provenant de la même source , il est rentré, par une concession de Louis XVIII, dans la famille de l'auteur, et c'est avec le chef actuel de cette famille qu'ont dû traiter les libraires, qui, dans ces dernières années, ont publié de nouvelles éditions des *Mémoires*. Cette circonstance a paru, quant à présent du moins, assez grave au Conseil, pour qu'il crût prudent d'ajourner toute décision définitive à cet égard.

Il a dû aussi se préoccuper de la pensée qu'avec les ressources toujours assez limitées dont la Société dispose, malgré son état prospère, et qui ne lui permettent pas de mettre au jour plus de trois volumes chaque année, il y aurait peut-être quelque imprudence à entreprendre trois publications telles que Froissart, les *Lettres de Mme de Maintenon* dont il fut aussi beaucoup question l'an dernier, et les *Mémoires de Saint-Simon* ; car ces trois ouvrages représenteraient seuls près de cinquante volumes, c'est-à-dire les souscriptions de plus de quinze années, sans tenir compte d'autres projets assez nombreux, déjà adoptés en principe, et dont plusieurs ont même eu un commencement d'exécution.

Si les ressources de la Société, si les encouragements qu'elle pourrait espérer lui permettaient d'accroître le nombre des volumes distribués pour chaque exercice, elle aborderait sans nul doute avec plus de hardiesse ces vastes entreprises dont le Conseil reconnaît toute l'importance.

Après vous avoir exposé, messieurs, l'état de vos travaux en voie d'exécution ou en projets, ainsi que les progrès qui se sont opérés depuis votre précédente assemblée générale, il me reste à remplir un devoir plus pénible que le Conseil m'a fait l'honneur de me confier. L'an dernier, à la même époque, dans cette même enceinte, une voix plus éloquente vous retraçait les souvenirs de la carrière littéraire de M. Guérard, que la Société venait de perdre, et qu'elle regrettera longtemps comme l'un de ses fondateurs, de ses membres les plus éminents et de ses conseillers les plus utiles.

Aujourd'hui nous avons une nouvelle perte à déplorer, perte aussi sensible peut-être, quoique à un point de vue différent. Si M. Duchesne, qui nous manque dans cette réunion, où nous étions habitués depuis près de vingt ans à le voir si constamment assidu, si activement préoccupé des progrès de notre institution, n'a point participé avec la même autorité que M. Guérard à la direction littéraire de nos travaux, il n'a peut-être pas rendu à la Société de moins grands services, non-seulement par l'exactitude de sa longue gestion financière, mais encore par des vues pratiques dont le mérite ne saurait être méconnu. En retraçant ici, messieurs, les principaux traits d'une longue carrière, dont les vingt dernières années ont été si pleines de pensées et d'actes utiles aux intérêts de cette Société, je crois payer, en notre nom à tous, une dette de reconnaissance à des services rendus avec tant de désintéressement, et je regrette de n'y être qu'incomplètement préparé.

M. Jean Duchesne était né à Versailles le 28 décembre 1779. Des traditions de famille semblaient indiquer pour sa carrière future deux voies pareillement honorables, les arts ou les sciences, l'architecture ou l'histoire naturelle.

Louis XIV avait créé pour son bisaïeul la charge de *Prévôt des bâtiments du Roi*; celles d'intendants, d'ordonnateurs, d'inspecteurs, n'avaient plus suffi aux nécessités d'administration et de surveillance qu'exigeaient les immenses travaux commandés, et pour la plupart si rapidement achevés par la volonté toute-puissante du grand monarque. C'était un office important, honorable, qui mettait ce fonctionnaire en rapport avec beaucoup d'artistes et le rendait leur intermédiaire auprès de la Cour.

Antoine Duchesne, fils du premier titulaire, et comme lui peintre et architecte, lui avait succédé dans les mêmes fonctions. C'était un esprit éclairé, ami des beaux-arts, et aussi des sciences naturelles; il avait rassemblé les matériaux d'une histoire de l'architecture conçue sur un plan très-vaste. Il s'était aussi beaucoup occupé des meilleurs moyens d'améliorer l'éducation par l'observation et l'étude des arts et des sciences, tradition qu'il transmet à son fils.

La correspondance du peintre Ch. Joseph Natoire, directeur de l'École des beaux-arts de Rome, depuis 1750 jusqu'en 1774, avec Ant. Duchesne, correspondance s'étendant de 1751 à 1761, qui avait été conservée par notre collègue, et qui a été publiée récemment dans *les Archives de l'art français* (a. 1852-1853), avec des notes de M. P. Mantz ¹, montre toute l'importance des fonctions du Prévôt des bâtiments du Roi, et la valeur personnelle de celui qui en était alors chargé.

On voit Ant. Duchesne figurer sous ce titre dans l'*État de la France* pour 1749 ², entre l'inspecteur général des bâtiments et le directeur des marbres. Il se maintint dans ces fonctions jusqu'en 1793, deux ans avant sa mort ³. Cette charge qui eut plus d'un siècle de durée sous Louis XIV et sous Louis XV, ne fut remplie que par le bisaïeul et l'aïeul de M. Jean Duchesne.

La Révolution, en renouvelant la face du pays, emporta cette charge avec toute l'organisation de la Maison du roi, et ferma cette carrière au fils ⁴ d'Antoine Duchesne et à son petit-fils, celui dont nous regrettons la perte, alors à peine âgé de quinze ans. Mais depuis longtemps déjà son père, Nicolas Duchesne, s'était acquis une réputation presque européenne dans une carrière différente. L'étude des sciences naturelles, et particulièrement de la botanique et de l'horticulture, le mettait à même d'inspirer à ses enfants des goûts et de leur donner des éléments d'instruction, qui, sans les nécessités du temps, auraient pu décider de l'avenir du jeune Jean Duchesne, notre ancien collègue.

Quoique bien connu et fort estimé des naturalistes, Nicolas Duchesne n'a cependant pas laissé un nom comparable à ceux des hommes émi-

1. *Les Archives de l'art français, Recueil de documents inédits relatifs à l'histoire des arts en France*, sous la direction de M. Ph. de Chennevières, sont éditées et publiées, depuis 1854, par M. Dumoulin, libraire. Ce recueil contient un grand nombre de documents originaux intéressants.

2. T. I, p. 398.

3. Antoine Duchesne, né à Paris en 1708, mort en 1795. L'un des recueils de dessins manuscrits de Nic. Duchesne, le naturaliste, son fils, que possède la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, porte pour armoiries un chêne, autour duquel grimpe un lierre; on y lit: Cabinet d'Antoine Duchesne.

4. Antoine-Nicolas Duchesne, né à Versailles en 1747, mort à Paris en 1827.

nents dont il recevait les témoignages les plus honorables d'estime, et qui l'ont fréquemment cité dans leurs ouvrages. Il était en effet en relations fréquentes avec Bernard et Ant. Laurent de Jussieu, avec Linné, Haller, Duhamel, Adanson, Malesherbes, avec Buffon lui-même. Aussi laborieux que modeste, il observait, il décrivait, il mûrissait ses observations, il les éclairait par des dessins nombreux et pleins de vérité.

La place qu'occupait son père dans la Maison du roi, place à laquelle il fut lui-même adjoint plus tard, peu de temps avant la destruction de cette charge, lui permit de cultiver ses goûts pour la botanique. Il avait pu ainsi faire des expériences sur la naturalisation de plusieurs espèces de plantes utiles et aussi sur la physiologie végétale, branche de la botanique alors peu étudiée, avec son compatriote et son ami Richard, dans les jardins de Trianon, sur lesquels son père exerçait une inspection administrative. Ces jardins étaient, à cette même époque, le théâtre fréquent des visites et des travaux de Bernard de Jussieu, et, un peu plus tard, d'Ant. Laurent, son neveu, l'illustre auteur du *Genera plantarum*, dont N. Duchesne suivait assidûment les leçons et les herborisations. Il assistait au classement des plantes de ce jardin de Trianon, où fut appliquée pour la première fois par Bernard de Jussieu lui-même, en 1759, cette ingénieuse Méthode naturelle qui a fait la gloire de cette famille et qui fera toujours la gloire de la France.

Nicolas Duchesne était à peine âgé de dix-sept ans lorsqu'il publia, sous les auspices et avec les conseils de Bernard de Jussieu, un *Manuel de botanique* contenant les caractères et les propriétés des plantes des environs de Paris, avec des noms vulgaires plus propres à les faire mieux reconnaître (1 vol. in-12, 1764). Deux ans après, en 1766, il mit au jour une *Histoire naturelle des Fraisiers*, résultat de recherches, d'expériences, de fécondations artificielles, aidées encore par des correspondances fort étendues. Cet ouvrage était déjà si complet, que, vieux de près d'un siècle, il est encore aujourd'hui le plus estimé. Les dessins originaux de la main de N. Duchesne, au nombre de 100 environ, exécutés de 1765 à 1775, et qui devaient en faire l'ornement, ne furent publiés qu'en partie par Lamarck, dans la section de botanique de l'Encyclopédie méthodique.

Il en fut de même d'un autre recueil de dessins en couleurs, beaucoup plus important et plus considérable, qui avait pour objet de figurer au nombre de plus de 200, toutes les variétés de la nombreuse famille des Courges alors connues, ainsi que les variétés provenant des propres expériences de l'auteur. Il n'a été aussi publié que d'imparfaites réductions de ces dessins dans le même ouvrage et une description en un volume in-12, intitulé : *Essai sur l'histoire naturelle des Courges*. Ces deux

recueils manuscrits présentés l'un et l'autre à l'Académie des sciences, ceux des Fraisières en 1768, les autres un peu plus tard, font aujourd'hui partie des riches collections de dessins originaux que possède la bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle. Combien de fois n'en ai-je pas admiré et vu admirer et louer la fidélité et le mérite ?

On doit aussi rappeler, à l'honneur du père de M. J. Duchesne, que c'est à deux de ses écrits, *Considérations sur la formation des jardins et sur le jardinage* (1775, 1779), publiés après un voyage d'étude en Angleterre, que Delille emprunta le fond du sujet de son poème des Jardins et les règles qu'il y a si élégamment appliquées.

Unissant toujours des vues pratiques aux expériences et aux théories de l'observateur, N. Duchesne, le naturaliste, a laissé son nom attaché à plusieurs autres idées utiles dont les résultats ne lui font pas moins d'honneur. Il publia, des premiers, le plan d'un Musée industriel, tel qu'il a été réalisé plus tard au Conservatoire des arts et métiers. Il indiqua les recherches d'histoire naturelle les plus convenables à faire dans certaines localités et en particulier aux environs de Versailles. Le premier peut-être, il essaya de remplacer les informes petits almanachs qui, depuis des siècles, répandent dans les campagnes tant de vieilles et dangereuses erreurs, par une sorte de Calendrier ou d'Almanach horticole et agricole, dans lequel tout fût vrai et pratique, et où l'on ne trouvât que des notions utiles et exactes. Depuis 1770 jusqu'en 1781, il publia ces petits volumes à 6 sous, sous le titre du *Jardinier prévoyant*. Ce fut le point de départ du *Bon Jardinier*, qui ne s'est point interrompu depuis, sans avoir la même popularité.

Un second sujet qui fixa aussi dès l'année 1784, et plus vivement qu'aucun autre, l'attention de M. N. Duchesne père, avait été la rédaction d'un grand ouvrage destiné à enseigner à l'enfance en l'amusant, non moins par des dessins variés et fidèles que par des descriptions claires et concises, les éléments de l'histoire naturelle, des arts, de l'industrie, de la géographie. Il y ajoutait le conseil de promenades, destinées à l'observation des phénomènes naturels et de visites à des établissements d'industrie, suivies d'un résumé écrit des observations recueillies. C'était le développement d'un plan d'éducation dont son père avait fait avec lui-même une si profitable expérience. L'ouvrage rédigé dans ce but, et qui a eu depuis de très-nombreuses imitations, était intitulé le *Portefeuille de l'Enfance* ; il ne comprenait pas moins de deux cents gravures variées, dont N. Duchesne avait composé presque tous les dessins.

C'est encore au père de notre collègue que fut due en très-grande partie la création de la Société d'Agriculture de Versailles dont les travaux n'ont point été interrompus depuis plus de cinquante ans et que N. Duchesne enrichit de nombreuses observations, après en avoir été

secrétaire pendant plusieurs années. Il rédigeait en même temps (de 1802 à 1822) l'Annuaire du département de Seine-et-Oise, et publiait un Guide ou *Cicerone de Versailles* qui, depuis 1803, a eu de nombreuses éditions.

Quand la Révolution éclata, N. Duchesne ne tarda pas à trouver dans les sciences naturelles un abri contre la tempête; il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de Versailles, puis au Prytanée de Saint-Cyr, et plus tard censeur au lycée de la même ville.

C'est avec le souvenir de ces traditions et sous ces influences que M. J. Duchesne fils se trouvait au moment de choisir une carrière, vers la fin de 1794 ou en 1795, alors que son père, ayant perdu à la fois la survivance de la charge de prévôt des bâtiments du Roi, et la possibilité de continuer à Trianon ses études favorites, avait été, par suite du remboursement de sommes assez fortes en assignats, et par la perte plus forte du patrimoine paternel, momentanément obligé de quitter Versailles pour trouver à Paris des ressources nécessaires à l'éducation de cinq enfants. Il ne s'agissait plus d'obtenir par d'ingénieux essais des variétés nouvelles de Fraisiers ou de Courges, c'était aux nécessités de chaque jour qu'il fallait pourvoir par le travail. Fourcroy, alors tout-puissant et qui avait reconnu le mérite de plusieurs des écrits de Nicolas Duchesne, surtout de son plan d'éducation pratique, auquel il avait lui-même décerné un prix, lui fit obtenir la chaire de professeur d'histoire naturelle de l'École centrale de Versailles.

Quant au fils aîné de la famille, après avoir cherché pendant près d'une année, dans les cours du Lycée des arts, un complément à l'éducation particulière qu'il avait puisée jusqu'alors dans la maison et dans l'expérience paternelles, mais dont les troubles de la Révolution avaient interrompu les développements, après avoir essayé quelques études préparatoires pour l'École polytechnique qui venait d'être organisée, il dut à un ancien ami de son aïeul et de son père un petit emploi d'abord fort modeste, qui fixa sa carrière future et décida de toute sa vie.

Il ne trouvait pas dans l'étude de l'histoire naturelle spéculative une perspective d'avenir, et surtout une ressource dans les nécessités présentes. Si, quelques années plus tard, vers 1799, il témoigna le désir de faire partie de l'expédition du capitaine Baudin aux terres Australes, expédition dont les résultats furent si profitables aux collections du Muséum d'histoire naturelle, c'était une sorte d'écho des souvenirs encore récents de son enfance; mais sa famille elle-même s'opposa à ce voyage.

Par une étrange coïncidence, les premières vues de la carrière du suivant confrère que la Société a perdu l'an dernier, furent signalées, près de vingt ans plus tard, par une semblable intention. M. Guérard, qui

avait eu, comme M. J. Duchesne, la pensée de se destiner à l'École polytechnique, voulait aussi, vers 1818, être élève du Muséum d'histoire naturelle, en vue d'entreprendre quelque voyage lointain d'explorations scientifiques. Ainsi qu'il en arriva pour M. J. Duchesne, ce projet n'eut pas de suites, et tous deux devaient un jour, suivant une route différente, se trouver réunis, pour représenter au même titre dans l'administration de la Bibliothèque impériale, deux branches des connaissances encyclopédiques, dont on y conserve les trésors.

Les premiers pas dans la nouvelle carrière qui fixa la destinée de M. J. Duchesne furent aidés par l'un des principaux administrateurs de la Bibliothèque du Roi, Hugues-Adrien Joly, qui pendant près de quarante ans (de 1752 à 1792) y exerça les fonctions de *Garde des Planches gravées et Estampes*, au grand profit des jeunes artistes dont il aimait à reconnaître le mérite, à encourager les efforts naissants, et dont il était le guide et l'appui. La place du grand-père de M. J. Duchesne dans l'administration des bâtiments de la couronne avait établi entre eux de fréquentes relations.

M. Joly fils avait été adjoint à son père peu de temps avant la Révolution. Après avoir perdu leurs places en 1792, ils ne tardèrent pas à être rappelés l'un et l'autre ; mais le fils seul reprit en 1793 des fonctions que les infirmités du père lui rendaient impossibles ¹. Ce fut sous leur double patronage que M. Jean Duchesne fut admis, en 1793, à l'âge de quinze ans et demi, comme dernier employé dans le Cabinet des Estampes, où il devait, à son tour, vivre plus d'un demi-siècle, se créer comme une patrie nouvelle et occuper successivement tous les degrés hiérarchiques depuis le plus modeste jusqu'à celui de Conservateur en chef, qu'il remplissait encore, il y a peu de semaines, quand nous l'avons perdu.

Ici, messieurs, j'aborde la partie la plus difficile du devoir dont le Conseil de la Société m'a confié l'accomplissement. Étranger par mes études habituelles à l'appréciation si délicate des parties technique et artistique des riches collections au milieu desquelles M. J. Duchesne a passé sa vie, et qui ont été le sujet de ses études de tous les jours et de ses principaux écrits, je dois me borner à une analyse nécessairement très-superficielle, mais qui sera du moins impartiale. Étranger à l'administration dont M. J. Duchesne faisait partie, je n'ai ni le droit ni la pensée, en présence de plusieurs de ses honorables collègues, d'apprécier les travaux et les services éminents qu'ils ont été bien mieux à portée que moi de juger à leur véritable valeur. Je ne pourrai parler que du dévouement

¹ Hugues-Adrien Joly, né à Paris en 1718, mort en l'an VIII. — Jacques-Adrien, son fils, né en 1755, mort en 1829.

éclairé et de la bienveillance extrême dont eurent toujours à se louer les artistes et tous ceux qui fréquentaient le département des Estampes ¹.

L'origine du Cabinet des Estampes remonte à Colbert, comme celle de tant d'autres établissements utiles aux arts, aux sciences et à l'industrie. En 1667, ce grand ministre avait fait acheter par Louis XIV, si disposé à adopter toutes les mesures propres à contribuer à l'illustration du pays, une collection de 123 000 estampes qu'avait formée l'abbé de Marolles pendant de longues années de recherches et de sacrifices.

Ce premier fonds s'était enrichi successivement, pendant le XVIII^e siècle, de plusieurs autres collections non moins remarquables, soit par leur spécialité, soit par leur nombre. On cite parmi les plus importantes, celles de Gaignières en 1711, de l'abbé Clément en 1712, du marquis de Beringhen en 1731, du maréchal d'Uxelles achetée déjà par le fermier général Lallemant de Betz en 1753, de Fevret de Fontette en 1770, de Begon en 1776, de Mariette vers la même époque. L'ensemble de ces collections, dont plusieurs, surtout celles de Gaignières et de Fontette, ne sont pas moins utiles à l'étude de l'histoire, de la topographie, des antiquités nationales qu'à l'histoire des arts, et quelques autres, moins considérables, avaient quadruplé celle de l'abbé de Marolles. On y avait aussi ajouté les cuivres ou planches gravées de plusieurs grands recueils d'estampes exécutées sous Louis XIV et sous Louis XV. Ce ne fut qu'à partir de 1730 que ces riches collections formèrent dans la Bibliothèque du Roi un département distinct, confié à un Conservateur, ou, suivant l'expression alors consacrée, à un Garde particulier.

En 1795, lorsque M. J. Duchesne entra à la Bibliothèque sous M. Joly fils, la collection se composait d'environ 3000 volumes ou portefeuilles, comprenant près de 400 000 estampes. Un dénombrement fait en 1840 présente un chiffre de plus de 900 000 pièces; ce nombre dépassait en 1847, 13 000 000, classées dans près de 10 700 volumes ou portefeuilles; l'acquisition de la collection de portraits de M. de Bure en 1854 est encore venue l'enrichir de près de 60 000.

C'est dans l'étude, la distribution, l'enregistrement, de cet immense assemblage de tous les efforts de la pensée et du génie, exprimés par

1. La 1^{re} édition de l'ouvrage de M. J. Duchesne sur les Estampes exposées à la Bibliothèque impériale, ouvrage dont il avait commencé lui-même l'impression, et que sa famille doit publier prochainement, contiendra une notice biographique rédigée par l'un de ses savants collègues, M. P. Paris. Les longs services rendus par M. J. Duchesne à la Bibliothèque y sont dignement appréciés.

le dessin, c'est dans ce musée, le plus riche du monde entier, que s'est entièrement passée la vie de M. J. Duchesne.

Quoiqu'il n'ait été que depuis 1839 Conservateur en chef de cette partie de la Bibliothèque, sa participation directe et presque immédiate aux travaux de classement, sous les deux respectables Conservateurs, M. Joly d'abord, et depuis 1829 M. Thévenin, auxquels il fut subordonné jusqu'à cette époque, comme premier employé, puis comme Conservateur-adjoint, en 1832, n'en est pas moins connue de tous ses collègues et des nombreux artistes qui ont eu recours à ses lumières et à son obligeance. Elle était tacitement acceptée des Conservateurs eux-mêmes, heureux de trouver dans l'activité, le zèle et les habitudes de M. J. Duchesne une aide aussi précieuse pour eux, et non moins utile au public.

Ses efforts se sont surtout manifestés par la disposition méthodique des collections qu'il a complétées, en portant au double les divisions principales que M. Joly père avait établies en 1783, d'après le plan suivant lequel avait été rangé, dès 1771, le riche Cabinet de Dresde par M. de Heineken, plan que celui-ci a exposé dans son *Idée générale d'une collection complète d'Estampes*.

Ces divisions, qui étaient d'abord au nombre de 12, furent portées à 24 par M. J. Duchesne, et subdivisées elles-mêmes en 122 classes. Les divisions principales étaient et sont encore aujourd'hui :

A. Galeries, Cabinets, Collections.	M. Encyclopédies.
<i>Singularités de l'art.</i>	N. Portraits.
B. Écoles d'Italie et du Midi.	O. Costumes.
C. Écoles Germaniques.	P. Prolégomènes historiques.
D. Écoles Françaises.	Q. Histoire.
E. Graveurs.	R. Hiérologie.
F. Sculpture.	S. Mythologie.
G. Antiquités.	T. Fictions, Théâtre, Allégories,
H. Architecture.	<i>Caricatures.</i>
I. Sciences physico-mathématiques.	U. Voyages.
J. Histoire naturelle.	V. Topographie.
K. Arts académiques.	Y. Bibliographie.
L. Arts et métiers.	

La *Géographie*, qui était classée sous la lettre X, a formé depuis, grâce à la persévérance, à la science et au dévouement infatigable de M. Jomard, un département spécial, qui s'accroît chaque jour et occupe l'ancien local du département des Estampes, transportées depuis moins d'un an dans une galerie du palais Mazarin, nouvellement restaurée.

Il serait injuste de ne point rappeler les secours utiles que M. J. Duchesne a trouvés pour les classements et la rédaction des catalogues et inventaires, dans la participation modeste de M. Duchesne-Tauzin, son frère, attaché comme employé au même département depuis 1807, et qui, depuis 1839, y remplit les fonctions de Conservateur-adjoint.

La date de la première base de cet arrangement méthodique peut en faire trouver surannées quelques-unes des divisions. Mais ne serait-ce pas une opération bien délicate que le changement de classification de plus d'un million de dessins, qu'il est aujourd'hui si facile de consulter, à l'aide d'une méthode sanctionnée par un demi-siècle d'usage?

Une innovation fort utile, qui paraît entièrement due à l'initiative de M. J. Duchesne autorisé par le Conservateur en chef, M. Joly, fut celle de l'exposition d'un choix des gravures les plus précieuses pour l'histoire de l'art et des plus célèbres par leur rareté ou leur perfection. Commencée en 1807, cette exposition permanente se composait d'abord de 40 estampes seulement, puis de 160 en 1817, de 200 environ en 1823, de 365 en 1837, et enfin aujourd'hui de plus de 400.

C'est de cette collection que M. J. Duchesne a publié le catalogue méthodique sous le titre de *Notice des Estampes exposées à la Bibliothèque du Roi, formant un aperçu historique des produits de la Gravure*. Trois éditions de cet utile et intéressant ouvrage ont paru en 1819, en 1823, en 1837 et en 1841¹. Une nouvelle édition, à laquelle M. Duchesne travaillait encore dans les derniers mois de sa vie, doit être publiée prochainement par les soins de sa famille.

Cet ouvrage peut servir de base à l'histoire de la Gravure, depuis son origine jusqu'à nos jours. Les gravures y sont décrites suivant l'ordre chronologique, depuis la célèbre gravure sur bois, datée de 1423, et représentant saint Christophe portant l'Enfant Jésus sur ses épaules, jusqu'aux œuvres les plus renommées des graveurs modernes.

Plusieurs missions confiées à M. J. Duchesne ont eu pour résultat d'augmenter les richesses de la collection et de lui fournir, par une étude comparative, les moyens d'en perfectionner les classements, ou d'accroître ses connaissances et l'expérience qui en rendaient l'usage plus profitable au public.

Peu de mois après son entrée à la Bibliothèque, il fut chargé par son protecteur, M. Joly, si ce n'est de faire dans les palais royaux de Versailles et de Trianon, le premier choix, du moins de présider à l'exécution du triage qui attribua, en 1796, au Cabinet des Estampes une partie des pièces les plus précieuses des collections particulières du roi.

1. L'édition de 1837 paraît n'être qu'une reproduction de la précédente, et celle de 1841 est indiquée comme 3^e édition.

En 1812, il fut envoyé en Hollande pour faire dans la collection royale de la Haye, un choix des pièces principales qui manquaient au Cabinet des Estampes. Mais, en 1813, tout fut restitué à la Hollande, ainsi que cela eut lieu pour la plus grande partie des précieux objets d'art, de science et de littérature transportés de tant de points de l'Europe dans la capitale de l'Empire.

En 1824 M. J. Duchesne, chargé d'une nouvelle mission par le ministre de l'Intérieur, visita les collections les plus célèbres d'estampes formées en Angleterre, et en 1834 les musées d'Allemagne et de Hollande. Il publia, à son retour la même année, sous le titre de *Voyage d'un iconophile*, les résultats de ces différentes explorations. Dès 1824, il avait inséré dans le *Moniteur* du 5 juin un compte rendu de sa première mission. On trouve dans le volume publié par M. J. Duchesne en 1834 des indications et des comparaisons précieuses entre les principales richesses des musées étrangers et celles du Cabinet français.

C'est dans la préface de cet ouvrage (p. vi) qu'on trouve le passage suivant, où M. J. Duchesne parle de ses longues études avec autant de réserve que de modestie, quoiqu'il eût des opinions en général très-arrêtées, particulièrement sur les questions d'art qui faisaient le sujet de ses études de chaque jour. « Si, dit-il, de nombreuses recherches m'ont mis dans le cas de découvrir des objets ignorés jusqu'alors, elles m'ont aussi convaincu que Mariette, Heineken et Bartsch sont les seuls professeurs que nous ayons dans cette matière. La juste réputation dont ils jouissent, la haute estime que je leur porte, me font voir en même temps à quelle distance je me trouve de chacun d'eux. »

Il n'était pas possible cependant que M. J. Duchesne passât sa vie au milieu des œuvres les plus précieuses des graveurs de tous les pays et de tous les temps, sans qu'il conçût la pensée d'en rechercher les origines et d'en retracer les vicissitudes, plus complètement encore qu'il ne l'avait fait dans sa *Notice* sommaire des estampes exposées. Aussi, dans plusieurs de ses écrits, en a-t-il indiqué le projet assez nettement arrêté.

C'est sans nul doute dans cette intention qu'il entreprit trois travaux, fort différents en apparence, mais qui tous trois tendent vers le même but, l'histoire des origines de la Gravure. Ces trois sujets de recherches furent : 1° l'*Essai sur les Nielles*, 2° l'histoire de l'origine des *Cartes à jouer* et 3° le catalogue raisonné de l'Œuvre d'un graveur allemand anonyme, fort connu des amateurs sous le nom de *Maître de 1466*.

Dans le premier de ces ouvrages, le seul qui ait été complètement publié, qui le fut dès 1826 et pour lequel l'auteur a recueilli depuis de nombreuses observations supplémentaires, M. J. Duchesne a traité à fond une des questions les plus curieuses et les plus importantes des origines de la Gravure en creux sur métaux. Vous savez, messieurs, que

sous le nom de *Nielles*, créé par M. J. Duchesne pour représenter le terme de *Nigellum* des textes du moyen âge, et celui de *Niello*, *Nielli* des Italiens, on désigne des plaques de métal, le plus ordinairement d'argent, et de petite dimension, ayant servi en général d'ornements du culte religieux ou de la vie privée, sur lesquelles des dessins tracés en creux ont été remplis par une composition métallique aussi, mais de couleur noire et qui forme par le contraste une sorte d'émail connu sous le nom d'émail de niellure. On désigne sous le même nom les estampes imprimées sur ces mêmes planches gravées pour recevoir le *Nigellum*, avant que cette composition en eût rempli les creux. Ce sont ces deux sortes de Nielles, mais principalement la dernière, c'est-à-dire ces estampes antiques, premiers essais de l'art de tirer des épreuves d'une planche gravée, que M. J. Duchesne a surtout eu pour but de décrire dans son livre.

Le procédé de l'émail de Niellure a traversé le moyen âge, pendant lequel il fut très-pratiqué, et paraît remonter au moins jusqu'à l'époque romaine. Mais ce n'est qu'au milieu du *xv^e* siècle que l'on peut reporter avec certitude la reproduction par empreinte sur papier ou sur soufre de ces ciselures sur métal, dont les dessins sont, généralement, de la plus élégante, de la plus délicate exécution. La plus ancienne de ces épreuves connue, avec date certaine, représente une Assomption de la Vierge; elle est la reproduction d'une Paix en argent, gravée en 1432 par un orfèvre sculpteur, de Florence, nommé Maso, ou Thomaso Finiguerra, qui doit surtout à cette circonstance une grande célébrité dans l'histoire de la Gravure, et qui est considéré comme l'inventeur de l'art d'imprimer des estampes en creux sur métal. Cette première épreuve est conservée au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale. Signalée pour la première fois par l'abbé Zani, elle a servi de point de départ à M. J. Duchesne pour rassembler toutes les indications que ses voyages et ses études lui ont fait connaître. Dans son *Essai sur les Nielles, gravures des orfèvres florentins du xv^e siècle* (Paris, 1826, 1 vol. in-8°), M. J. Duchesne a réuni ainsi les noms de dix maîtres ou orfèvres-nielleurs, tous Italiens. Il a décrit environ 430 de ces plaques et de ces épreuves, dont on connaissait alors 163 plaques originales en argent; 7 seulement dont on connaissait à la fois les épreuves et les plaques, et le plus grand nombre dont il n'existait que des épreuves, soit en soufre soit sur papier. La Bibliothèque impériale, pour sa part, possède une centaine de celles-ci.

Cette partie des recherches de M. J. Duchesne a obtenu l'approbation générale des artistes; c'est l'ouvrage le plus important qu'il ait laissé. Quelques objections ont été faites, il est vrai, dans ces derniers temps, surtout par M. le comte L. de Laborde, contre l'opinion qui bor-

nerait exclusivement à ces plaques métalliques, dessinées pour la Niellure, l'origine de la Gravure en creux sur métal. Mais on n'en reconnaît pas moins le mérite du travail de M. J. Duchesne, même à côté d'autres ouvrages spéciaux sur le même sujet, tels que celui de M. le comte Cicognara, publié à Venise peu de temps après.

La seconde série de recherches tendant à éclairer l'origine de la Gravure, sur lesquelles M. J. Duchesne a aussi porté son attention, est la question des *Cartes à jouer*. Quelque futile qu'elle semble en apparence, elle se lie très-intimement aux considérations les plus générales de l'histoire de cet art. C'est, en effet, à la première moitié du *xv^e* siècle que, jusqu'ici, paraît se rapporter, non l'origine même des Cartes, qui est très-probablement plus ancienne, et qui n'est point encore bien précisément reconnue malgré les savantes recherches de Bullet, de l'abbé Rive, de Bartsch, de Singer, de M. Peignot, de M. Leber, de M. P. Lacroix, de M. J. Duchesne lui-même et de plusieurs autres, mais la gravure et l'impression, avec date certaine (1425), des plus anciennes Cartes à jouer.

M. J. Duchesne a publié deux mémoires sur ce sujet, l'un en 1837, dans le premier volume de l'*Annuaire historique de la Société de l'Histoire de France* (p. 172 à 213), l'autre en 1844, dans la collection de la *Société des Bibliophiles français*. Ce magnifique volume in-folio, accompagné de 100 planches coloriées, contient la représentation de tous les principaux types de Cartes à jouer conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale, depuis le jeu peint en manuscrit par Jacques Gringonneur, de 1390 à 1393, pour l'amusement du roi Charles VI, jusqu'aux Cartes imprimées en 1793 avec des costumes et des noms républicains.

Le texte explicatif donné par M. J. Duchesne ne fut imprimé que par extraits, et son nom n'y figure que dans la préface ¹.

Un troisième objet, se rattachant toujours, dans l'esprit de M. J. Duchesne, à une histoire générale des origines de la Gravure, était un choix des œuvres des plus anciens graveurs connus. Il en est un surtout qui l'avait beaucoup occupé, celui que les artistes et les amateurs désignent sous le nom de *Maître de 1466*, et qui s'est distingué autant par la bizarrerie que par la perfection et la finesse de ses dessins.

Dès 1837, à la fin de l'avertissement de la troisième édition de sa *Notice des Estampes exposées à la Bibliothèque du Roi*, M. J. Duchesne annonçait qu'il ne tarderait pas à donner le catalogue raisonné de

1. Ce volume est intitulé : *Jeux de Cartes Tarots et de Cartes numérales du *xiv^e* au *xviii^e* siècle, représentés en cent planches, d'après les originaux, avec un précis historique et explicatif, publiés par la Société des Bibliophiles français. Paris, 1844, in-fol.*

toutes les estampes du Maître de 1466, avec la description complète de son Alphabet grotesque. Cet ouvrage était alors commencé depuis longtemps, et la publication n'en avait été retardée que par l'espoir de le rendre plus complet et plus intéressant. « Nos longues recherches, disait-il, nous ayant permis d'atteindre le but vers lequel nous tendions, nous publierons notre travail sous peu de mois. » M. J. Duchesne a, en effet, laissé un texte manuscrit fort étendu, dont il devait commencer l'impression dans le courant de l'année dernière.

Ces trois séries de recherches, l'histoire des Nielles, ou de la Gravure sur métaux; l'histoire des Cartes à jouer, ou de quelques-uns des plus anciens produits de la Gravure sur bois, et la description des OEuvres de plusieurs des plus célèbres graveurs du xv^e siècle, paraissent donc, je le répète, s'être rattachées dans l'esprit de M. J. Duchesne à un plan général d'études sur l'histoire de la Gravure. C'était dans ce but qu'il avait aussi préparé le catalogue de l'œuvre de Rembrandt, qui est resté pareillement inédit et qui devait compléter l'ouvrage de Bartsch.

Un travail non moins considérable, mais qui s'écartait davantage de ce plan, ne manque pas d'importance et de nouveauté; c'était une histoire des Châsses et Reliquaires. M. J. Duchesne avait rassemblé un grand nombre de dessins, avait rédigé beaucoup de descriptions et recueilli de nombreux documents sur l'origine, les formes variées et les spécimens les plus connus des châsses ou reliquaires, conservés dans les trésors des églises et dans les musées. En décembre 1837, M. J. Duchesne lut à une des séances de la Société de l'Histoire de France une notice sur une gravure contemporaine de la procession de la chässe de Sainte-Geneviève à Paris, en 1725. Cette estampe, que possède la Bibliothèque impériale, paraît avoir été l'un des points de départ des recherches de M. J. Duchesne sur ce sujet.

Outre ces recherches, dans lesquelles on peut reconnaître à bon droit des vues plus originales et plus vraiment propres à M. J. Duchesne, il est aussi nécessaire de mentionner plusieurs grandes publications qu'il a dirigées, ou auxquelles il a pris une certaine part. La plus importante est le *Musée de peinture et de sculpture*, recueil des principaux tableaux, statues et bas-reliefs des collections publiques et particulières de l'Europe, dessiné et gravé à l'eau-forte par M. Revell. M. J. Duchesne a donné dans cet ouvrage, publié de 1828 à 1834, en 16 volumes petit in-8°, le texte explicatif, souvent assez détaillé, d'environ 900 gravures. Il y a joint d'excellentes tables, par maîtres, par écoles, par ordre chronologique, par pays, villes et collections. Tous les musées de l'Europe furent mis à contribution pour ce recueil, qui, par la perfection générale des dessins au trait, peut remplacer plusieurs autres ouvrages moins complets quoique plus volumineux.

M. J. Duchesne a aussi participé à la rédaction du texte de deux autres grands recueils de ce genre ; une nouvelle édition du *Musée français* de Robillard-Peronville, publiée de 1829 à 1831, en 4 volumes in-folio. Mais la part de M. J. Duchesne dans cette publication n'est pas très-certaine ; elle n'est surtout pas comparable à celle qu'il a prise à l'ouvrage précédent. Le texte original de MM. Croze-Magnan, Visconti et Emeric David, qui accompagnait la première édition, publiée de 1803 à 1811, fut plutôt abrégé que remplacé par M. J. Duchesne.

M. J. Duchesne a pareillement rédigé le texte d'un recueil intitulé : *Muséum, ou Collection de tableaux de toutes les écoles*, 1 vol. in-4°.

Il a aussi donné ses soins et joint un texte explicatif à un recueil de gravures des tableaux, statues et bas-reliefs, désignés pour le concours décennal, en 1810. Cet ouvrage, composé de 30 planches in-folio, est intitulé : *Chefs-d'œuvre de l'École française sous l'Empire de Napoléon*.

Un recueil de vues lithographiées, intitulé : *Paris ancien et moderne*, est aussi accompagné d'un texte explicatif attribué à M. J. Duchesne.

M. J. Duchesne fut un des éditeurs et des collaborateurs les plus actifs, avec MM. Bérard, Trémisot et H. de Châteaugiron, de *l'Isographie des hommes célèbres*, qui parut chez Al. Mesnier, de 1828 à 1830, en 2 vol. in-4°. Cette collection de *fac-simile* de lettres autographes et de signatures, qui en contient environ 650, est considérée comme le meilleur recueil qui ait été publié en ce genre, et comme le plus remarquable par le choix, l'authenticité, et souvent par l'intérêt qu'offre la lecture d'un grand nombre de ces lettres. On y trouve, en effet, représentés les noms les plus illustres dans chaque spécialité. Chaque lettre n'est accompagnée que d'un sommaire très-bref placé en tête, et indiquant le nom, le lieu et la date de la naissance, le lieu et la date de la mort du personnage. On y fait toujours connaître les collections où chaque pièce était conservée. Les auteurs de cet ouvrage ont mis à contribution non-seulement la Bibliothèque impériale, les Archives de l'Empire, les Bibliothèques publiques de Prague, de Dresde, de Berlin, de Vienne, et plusieurs bibliothèques de villes de France, Strashourg, Montpellier, etc., mais encore les plus riches collections particulières de ces sortes de curiosités littéraires et biographiques, dont le goût a pris depuis lors un si grand et parfois un si dangereux développement. On y remarque surtout les collections des éditeurs eux-mêmes, MM. de Châteaugiron, Bérard, Trémisot et J. Duchesne ; celles de MM. Villenave, Berthevin, Lucas de Montigny, de Monmerqué, Morel de Vindé, Hennin, Marron, de la marquise de Dolomieu, etc., collections remarquables alors, chacune par quelque spécialité importante, et depuis vendues et dispersées pour la plupart.

On trouve dans plusieurs journaux, recueils périodiques et dictionnaires encyclopédiques, de nombreux articles de M. J. Duchesne. Les plus anciens, ceux qui marquent ses premiers pas dans la carrière de l'étude des arts, ont paru de 1802 à 1807 dans les annales de l'Athénée des arts, et dans le *Magasin encyclopédique*. On y remarque des *Notices biographiques* sur le célèbre architecte *J. Hardouin Mansard* (*Mag. encycl.*, 1805); sur le grand sculpteur, le grand peintre et le grand architecte *Pierre Puget*, mémoire qui avait concouru en 1807 pour un prix proposé par l'Académie de Marseille (*Mag. encycl.*, juin 1807); des observations sur une École des beaux-arts que les frères Piranesi tentèrent de fonder à Paris en 1802, avec l'appui du gouvernement, projet contre lequel M. J. Duchesne, quoique fort jeune encore, s'éleva avec une patriotique énergie. Il composa aussi en 1805 un article sur la fonte de la statue de Jeanne d'Arc, par Gois, et en 1824, une description de la coupole de Sainte-Geneviève, peinte par Gros.

De 1825 à 1828, M. J. Duchesne rédigea plusieurs catalogues d'Estampes, entre autres ceux des Cabinets de M. Desenne, du comte Miot, de l'architecte Lemoyne, de M. Louis Laffitte, etc.

Le *Dictionnaire de la Conversation* (1832-1839), contient une centaine d'articles rédigés par M. J. Duchesne sur différentes questions se rattachant à l'histoire et à la pratique de plusieurs arts du dessin et particulièrement de la Peinture et de la Gravure. Quelques-uns de ces articles sont de véritables monographies; on y remarque ceux composés sur les mots *Bronze*, *Colonnes*, *Costume*, *Coupole*, *Études de peinture*, *Émail*, *Estampe*, *Gravure*, *Statues*, et plusieurs biographies d'artistes.

On lit dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin (1828), un article de M. J. Duchesne sur les différents procédés de la Gravure sur métaux et sur bois. Cet article a été reproduit avec quelques changements, dans le t. XVI de la nouvelle édition de ce dictionnaire, en 1842. M. J. Duchesne en inséra un autre, en 1851, sur l'histoire de la Gravure dans le t. V du recueil de M. P. Lacroix, intitulé *le Moyen âge et la Renaissance*.

En 1847, M. J. Duchesne publia des *Observations sur les catalogues de la collection des Estampes*. Cette notice, rédigée à l'occasion d'un rapport de M. le directeur général au ministre de l'instruction publique sur l'ensemble des travaux d'enregistrement des richesses des différents départements de la Bibliothèque, présente le plan d'un catalogue général des Estampes et indique la part prise par M. J. Duchesne au classement du Cabinet confié à ses soins.

L'un des plus récents travaux publiés par M. J. Duchesne, est une notice sur la *Valeur des hachures dans l'art héraldique*, inséré en 1854 dans le t. X de la *Revue archéologique* de M. Leleux. Le dernier écrit qu'il ait composé, fut à l'occasion de l'installation du Cabinet des Es-

tampes dans la galerie qu'il occupe depuis quelques mois à peine ; il est intitulé : *Recherches sur une ancienne galerie du palais Mazarin où se trouve maintenant le dépôt des Estampes de la Bibliothèque impériale* ; il fait partie de la 4^e édition de la *Notice ou Description des Estampes*, actuellement sous presse. M. J. Duchesne voulut, quoique sa santé fût déjà fort altérée, présider lui-même à la disposition du local et à l'installation du Cabinet, dont il voyait avec tant de bonheur l'agrandissement.

C'est à M. J. Duchesne que la Société de l'Histoire de France est surtout redevable de l'idée de publier un *Annuaire historique*, recueil dont la collection a obtenu un grand succès d'utilité pratique par la variété et le choix des articles qui le composent depuis dix-huit ans.

Il y a inséré lui-même plusieurs notices intéressantes. Outre l'article fort bien fait sur l'origine des Cartes à jouer, publié en 1837, on y trouve, de lui, plusieurs listes généalogiques des souverains de l'Europe, rédigées, en général, d'après l'Almanach historique de Gotha. Ce fut aussi M. J. Duchesne qui se chargea pendant plusieurs années de dresser le calendrier de l'Annuaire, dans lequel il introduisit les proverbes agricoles, et d'autres renseignements curieux, publiés déjà en grande partie par son père dans le *Jardinier Prévoyant* de 1770 à 1781.

Les personnes qui fréquentaient le Cabinet des Estampes, et qui trouvaient dans M. J. Duchesne une assiduité si constante, une obligeance si infatigable, auraient eu peine à comprendre que le repos nécessaire après son service quotidien de la Bibliothèque lui laissât encore les loisirs suffisants aux différents travaux que je viens d'énumérer.

M. J. Duchesne avait été dans sa jeunesse l'un des membres les plus actifs de l'Athénée des arts ; il avait contribué à fonder le Cercle ou Société des Amis des arts, dont il faisait partie depuis 1818 ; il était membre correspondant de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique.

En 1842, il prêta son concours actif, à titre de commissaire, à la Société académique du département de l'Eure dans le projet de l'érection de la statue du Poussin, aux Andelys.

Une circonstance de la vie de M. J. Duchesne, sans nul doute inconnue à la plupart d'entre vous, messieurs, et qui ne m'a été révélée que par la publication d'un de ses écrits intitulé : *Histoire de la condamnation d'un Templier en 1832*, est le récit de ses démêlés un peu vifs avec cette association renouvelée à l'instar de la franc-maçonnerie. Complètement étranger à cette institution, ignorant même si elle existe encore, ignorant les noms véritables des personnages peut-être fort connus, mais dissimulés sous les titres de Grand-Maitre, d'Grand-Sénéchal, de Grand-Précepteur, de Grand-Prieur, de Bailis, etc., j'y fais ici allusion uniquement parce qu'on voit, dans cette

brochure, très-curieuse pour l'histoire, pour l'organisation et pour les divisions intestines de la Templerie moderne, un exemple du caractère indépendant de M. J. Duchesne. Celui-ci, associé à cette Société depuis 1807, s'opposa avec la plus grande énergie à la création, dans son sein, d'une sorte de religion nouvelle, sous le nom de religion Johanite, dont le Grand-Maître de l'Ordre se déclarait Souverain Pontife et Patriarche.

M. J. Duchesne, qui avait successivement occupé dans cette compagnie plusieurs dignités importantes, et qui n'y avait vu d'abord qu'une association charitable, se prononça de toutes ses forces et, dit-il dans sa défense, « avec toute la roideur de mon caractère, » contre les prétentions du chef. Il protesta qu'il professait la religion catholique, apostolique et romaine, et non un culte nouveau indépendant de l'Eglise, au risque de se voir qualifié, comme il le dit lui-même, de Grand-tracassier au lieu de Grand-Précepteur de Nord-Amérique et de Secrétaire-Magistral, titres dont il était décoré depuis plusieurs années.

Ceux des membres de la Société de l'Histoire de France qui ne connaissaient M. Duchesne que par leurs relations de sociétaires, en le voyant si pénétré des principes de régularité et des vues d'amélioration qu'il ne négligeait aucune occasion d'exprimer, auraient pu croire que c'était son affaire principale. Il fut en effet très-dévoué à ses intérêts pendant le temps qu'ont duré ses fonctions de trésorier, qui lui furent confiées en 1837, trois ans seulement après la fondation de la Société. Nous avons eu, la plupart, trop fréquemment l'occasion d'en acquérir la preuve pour qu'il soit nécessaire de le rappeler ici plus longuement.

Peu de jours avant sa mort, il parlait encore de projets qui lui paraissaient utiles à soumettre au Conseil pour la prospérité de notre Société.

De même que son souvenir vivra longtemps à la Bibliothèque impériale, à laquelle il a consacré soixante années de zèle et de dévouement, il demeurera aussi dans le sein de la Société de l'Histoire de France, qui a profité pendant près de dix-huit ans d'une activité et d'un esprit d'ordre que l'affaiblissement causé par les souffrances de sa longue maladie avait pu, seul, malheureusement et forcément interrompre, pendant les derniers temps.

M. J. Duchesne est mort le 4 mars 1855, âgé de 77 ans, après avoir reçu les secours de la religion, entouré des soins affectueux de sa fille, Mme Baumont, qui, depuis tant d'années, était l'appui et la compagne de sa vieillesse, de sa petite-fille, dont l'époux, M. Marin d'Arbel, est membre de la Société de l'Histoire de France, de ses arrière-petits-enfants dont il était fier et heureux, et d'un frère, M. Duchesne-Tauzin, Conservateur adjoint du département des Estampes, son compagnon inséparable de travail depuis quarante années.

M. J. Duchesne était entré à la Bibliothèque le 9 thermidor an III

(28 juillet 1795); il avait été deuxième employé en 1803, premier employé en 1806; Conservateur-adjoint en 1832; Conservateur en chef en 1839. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833 et correspondant de l'Académie de Belgique.

En voyant s'éteindre ainsi, chaque année, autour de nous tant de confrères estimables et d'amis, dont les noms ont figuré si longtemps sur les listes de notre Société et dont ils disparaissent pour toujours, on se demande s'il n'y aurait pas justice à conserver, sur un tableau, à part, les noms de ceux que la mort aurait frappés. Cet usage, adopté dans plusieurs sociétés scientifiques, a quelque chose de touchant et d'analogue à cet appel du nom de La Tour-d'Auvergne, après sa mort, dans le régiment français dont il avait fait la gloire pendant sa vie. »

Rapport des Censeurs, MM. Dutens et Bocquet (rapporteur), sur l'état financier de la Société pendant l'exercice de l'année 1854.

MESSIEURS,

« Les comptes de votre Société, qui ont été soumis cette année à notre examen, offrent des résultats non moins satisfaisants que ceux de l'an passé. La longue et douloureuse maladie qui nous a privés du concours d'un des membres les plus anciens de notre Société et dont l'assiduité et le zèle ont contribué à sa prospérité, aurait pu jeter quelque trouble dans la comptabilité de cette année. En proie à de vives douleurs, M. Duchesne, consultant plutôt sa bonne volonté que ses forces, ne pouvait plus apporter à la régularité de ses comptes son exactitude ordinaire. Des erreurs signalent les derniers mois de sa gestion. Ses livres révèlent pour cette époque des lacunes, des doubles emplois, des oublis, quelque confusion dans les recettes et dans les dépenses. Il nous est pénible de vous faire connaître ces détails; mais nous sommes heureux, en même temps, de vous dire par quels moyens votre comité des fonds s'est assuré de nouveaux droits à notre reconnaissance. A l'aide de simples notes jetées sur des feuilles volantes, de renseignements recueillis de côté et d'autre, en rétablissant les recettes et les dépenses à la place qui leur appartenait, il est parvenu à remettre l'ordre partout, et grâce à la patience et à la sagacité de ses membres, nous pouvons vous présenter un compte aussi net et aussi régulier que les années précédentes.

Vos recettes se composent des sommes suivantes :

Il restait en caisse au 1 ^{er} janvier 1854.....	903 ^f 48 ^c
Les cotisations, au nombre de 331, ont produit la somme de	9 930 »
Il a été vendu à divers.....	4 256 »
<i>A reporter.....</i>	15 089 48

Report..... 15 089^f 48^c

La dépense s'établit ainsi :

Honoraires	1 969 ^f	» ^c
Impressions.....	10 270	»
Droits de recette et remises, brochage, reliure, affranchissements, assurance du magasin, gages, étrennes, etc.....	1 195 06	13 434 06
D'où résulte, à porter en caisse au 1 ^{er} janvier 1855, la somme de.....		1 655 42

D'après cet aperçu, messieurs, il vous est facile d'apprécier la sage économie qui a présidé à l'emploi de vos fonds, et la sévérité avec laquelle votre comité des fonds s'attache à ce que vos recettes se maintiennent toujours au-dessus de vos dépenses. C'est un moyen assuré de conserver la prospérité à notre Société.

Il est encore une autre source de revenus qui ne peuvent vous manquer et sur laquelle nous voulons attirer un instant votre attention. C'est le capital que vous vous êtes formé par l'accroissement des ouvrages que vous avez publiés et qui tend toujours à s'accroître. La vente que vous en faites chaque année s'élève à un chiffre qui n'est pas moindre de 4000 francs et qui, quelquefois, a atteint un chiffre bien supérieur.

A la fin de l'année 1854, vos magasins renfermaient plus de 10 000 volumes et près de 4000 annuaires. C'est un capital assez important, puisqu'on peut l'évaluer sans exagération de 60 à 70 000 francs.

Parmi ces publications, il en est plusieurs qui sont complètement épuisées. Ce sont parmi les annuaires, ceux qui ont paru en 1845, 1846 et 1847. De l'année 1848 il n'en reste plus qu'une cinquantaine, un peu plus de celui de 1853; quelques autres ne dépassent pas de beaucoup ce nombre.

Si nous portons notre attention sur vos autres publications, nous comptons à peine une cinquantaine d'exemplaires de l'*Ystoire de li Normant*; le premier volume de *Grégoire de Tours* (texte et traduction) est épuisé; il en reste une vingtaine des autres volumes; des deux volumes de texte, il y en a encore une centaine; et de la traduction, 70 exemplaires environ. Les *Lettres du cardinal Mazarin* sont réduites à 115; l'*Histoire des ducs de Normandie*, à 93; *Guillaume de Nangis*, à 75; les *Registres de l'hôtel de ville de Paris*, à 69. Le premier volume des *Mémoires de Barbier* est épuisé, et les 2^e et 3^e sont bien près de l'être.

Mais un fait très-remarquable et qui montre le soin que votre comité de publication ne cesse d'apporter au choix des livres qu'il édite, c'est l'empressement avec lequel vos derniers ouvrages publiés sont

recherchés. Ce sont précisément les derniers volumes qui tendent à disparaître de votre catalogue, et à prendre rang parmi les raretés bibliographiques. Ainsi des *Comptes de l'Argenterie des rois de France*, il ne reste plus que 40 exemplaires; des *Mémoires de Cosnac*, 80; du *Journal d'un bourgeois de Paris sous François I^{er}*, 150.

L'espoir de voir terminer l'histoire d'Orderic Vital a fait retirer un certain nombre des premiers volumes de cet écrivain. Est-ce la grande lutte qui se livre en Orient qui a ranimé la vente de Villehardouin ? Enfin, messieurs, il n'est pas un de vos ouvrages antérieurement publiés qui ne soit demandé.

Vous nous pardonneriez, messieurs, de vous avoir arrêtés si longtemps sur ces détails bien arides; mais en les portant à votre connaissance, nous avons eu surtout en vue les membres de notre Société qui n'en font partie que depuis quelque temps, et qui désirant, chaque année, ajouter aux publications annuelles qu'ils reçoivent celles des années antérieures, regretteraient, s'ils n'étaient pas prévenus, comme il est déjà arrivé pour les *Mémoires de Barbier*, de ne s'être pas procuré celles qui sont à la veille de manquer. Et vous-mêmes, messieurs, n'êtes-vous pas satisfaits de posséder quelques-uns de ces ouvrages qui sont à l'abri de toute dépréciation, comme nous le voyons tous les jours dans le commerce des livres, dépréciation qui fait le désespoir des amateurs des beaux et bons livres ?

Il nous serait pénible, d'après ces résultats, d'avoir à exercer quelque censure; mais on a si souvent exprimé le désir de voir apporter plus de régularité et de suite dans nos publications, qu'il est impossible, je ne dirai pas que vous n'ayez entendu quelques plaintes à cet égard, mais que plusieurs d'entre vous ne les aient fait entendre eux-mêmes. Nous répondrons à ces plaintes, qui pourraient bien être atténuées d'ailleurs par les soins de toute espèce que réclame un livre bien fait, nous répondrons par les assurances qui nous ont été données, que des mesures sont prises pour que ces irrégularités disparaissent. Dans quelques semaines vous recevrez les deux volumes qui forment le complément de l'année dernière, et qui sont les derniers de deux ouvrages importants, le 5^e volume d'Orderic Vital, et le 4^e de Barbier; tout fait espérer que les trois volumes qui doivent vous être remis cette année, et dont l'impression est assez avancée, seront publiés avant la fin de décembre. De plus, on prépare les volumes de l'année prochaine, et rien n'empêchera que nous ne soyons désormais au courant.

Messieurs, quoique ce ne soit pas l'usage de vous entretenir des comptes de l'année courante, la circonstance où nous nous trouvons par la mort de M. Duchesne nous impose l'obligation de vous soumettre les derniers comptes de sa gestion qui finit au 6 mars 1855, pour que vous

donniez toute décharge à sa succession. Ces comptes vous seront représentés l'année prochaine avec ceux de votre nouveau trésorier.

Il restait en caisse au 1 ^{er} janvier 1855.....	1655 f	42 c
Il a été reçu pour 19 cotisations.....	570	»
Vente de livres.....	1867	»
	4092	42
Dépenses diverses.....	550	40
	3542	02

Nous terminerons, messieurs, en vous priant d'adresser avec nous des remerciements à votre comité des fonds, qui s'est acquitté si heureusement de la tâche pénible qu'il s'était imposée, et de vouloir bien approuver les comptes de M. Duchesne, et en donner décharge à sa succession pour l'exercice de 1854 et du commencement de l'année 1855, jusqu'au 6 mars inclusivement.

A. DUTENS.

BOCQUET, rapporteur.

Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix par M. le Président, et adoptées par la Société.

Élections.

L'assemblée procède à l'élection, au scrutin, de onze membres du Conseil administratif, dix devant être élus conformément au règlement et le onzième en remplacement de M. J. Duchesne, décédé depuis la dernière assemblée générale et dont les fonctions cessaient seulement en 1858.

Sont élus à la majorité membres du Conseil :

MM. CRAPELET (Charles).	MM. PASSY (Antoine).
GUADET.	RAVENEL.
V. LE CLERC.	DE ROISSY.
DE MONMERQUÉ.	DE LA VILLEGILLE
DE PASTORET.	N. DE WAILLY.

Am. BOUVIER.

Sont élus censeurs de la Société, pour l'exercice 1855 : MM. A. Bocquet et A. Dutens.

Lectures historiques.

M. L. Delisle lit la notice biographique qu'il a composée pour l'édition des œuvres d'*Orderic Vital*, et qui doit faire partie du 5^e et dernier volume actuellement sous presse.

Le même membre, à l'occasion d'une charte récemment découverte par M. Chazaud dans les archives du département de l'Allier, charte

au bas de laquelle le sire de Joinville a écrit quelques mots de sa main, lit une notice dans laquelle il examine si la noblesse du moyen âge méprisait l'instruction, et si jamais gentilhomme a déclaré en cette qualité ne savoir mettre sa signature au bas d'un acte. M. L. Delisle démontre que cette assertion de plusieurs historiens modernes ne paraît reposer sur aucun témoignage authentique¹.

Correspondance.

MM. Guizot, Molé et de Montalembert expriment leurs regrets d'être empêchés d'assister à l'assemblée de la Société, par une séance de l'Académie française à laquelle leur présence est nécessaire.

M. le comte Molé a chargé particulièrement M. de Barante d'exprimer sa reconnaissance pour la publication que la Société fait des Mémoires de son ancêtre.

M. le comte de Montalembert exprime le désir que l'heure ou le jour de la séance habituelle du Conseil administratif soient changés. Les séances de l'Académie française qui se tiennent en même temps obligent les membres de l'Académie qui font aussi partie du Conseil de la Société de l'Histoire de France, de manquer à l'une ou à l'autre des deux réunions.

M. V. Le Clerc et M. A. Dutens regrettent d'être empêchés, par leurs fonctions de jurés de la cour d'assises, d'assister à l'assemblée de la Société.

La séance est levée à six heures.

III.

BIBLIOGRAPHIE.

55. — *Rerum gallicarum et francicarum scriptores*. Recueil des historiens des Gaules et de la France. Tome XXI, contenant la deuxième livraison des monuments des règnes de saint Louis à Charles IV, depuis 1226 jusqu'en 1328; publié par MM. Guigniaut et de Wailly, membres de l'Institut. Paris, imp. impériale, 1855. In-fol. de LXXXIV et 973 pages, plus deux planches.

Nous nous empressons d'annoncer l'apparition de ce volume depuis longtemps attendu et qui continue dignement le plus beau recueil d'érudition composé en France. Il contient d'abord le texte intégral ou par extraits de trente-sept chroniques diverses, destinées, pour la plupart, à compléter ou à rectifier les récits de Guillaume de Nangis et des chroniques de Saint-Denis. Les principales sont la chro-

1. Cette notice doit être insérée dans le *Journal général de l'Instruction publique*.

nique de Gérard de Frachet et de son continuateur anonyme ; des fragments de Vincent de Beauvais et d'Adam de Clermont ; plusieurs chroniques anonymes qui offrent beaucoup de rapports avec les grandes chroniques de Saint-Denis et qui ont pu servir aux rédacteurs de cet ouvrage, mais qui présentent, avec lui, des variantes très-nombreuses ; les récits de Baudoin d'Avesnes, Jean Desnouelles, Guill. Scot, Gérard d'Anvergne ; des fragments du journal des *Visites pastorales* d'Eudes Rigaud ; la chronique d'Albéric de Trois-Fontaines, le mémorial de Jean de Saint-Victor, les fleurs des histoires et autres ouvrages de Bernard Guidonis ; enfin, divers fragments relatifs au Limousin.

Aux documents purement historiques, les éditeurs ont pensé qu'ils devaient joindre des textes d'une nature bien différente, mais qui fournissent d'ordinaire à l'histoire de précieux renseignements. Ce sont les comptes. Ce volume contient vingt-trois textes relatifs aux finances de la France sous le règne de saint Louis, de 1234 à 1267. On y trouve le compte des dépenses ordinaires de l'hôtel du roi pour les années 1234, 1238, 1248, 1256, 1257 ; plusieurs comptes de dépenses extraordinaires, celles du mariage du roi, de ses croisades, de l'armement de son fils, Philippe le Hardi, comme chevalier, celles de l'expédition d'Aragon (1285) ; une table de renseignements généraux sur les finances de France rédigée en 1325 par Robert Mignon ; une série de comptes relatifs à la perception des dîmes levées sur le clergé ; deux comptes de la taille et celui des sommes perçues par le roi pour son droit de gîte de 1254 à 1269. Quelques-uns de ces documents, ce dernier, par exemple, étaient déjà bien connus, mais les éditeurs leur ont toujours donné un prix nouveau en utilisant les leçons de nouveaux manuscrits. Le plus remarquable de tous, et celui-là était demeuré inédit, est le compte des dépenses de l'hôtel de l'an 1256, rédigé par Jean Sarrasin sur des tablettes de cire ; publication qui était d'une incroyable difficulté et qui a fourni aux éditeurs le sujet d'un très-beau travail sur les finances, placé en tête du volume.

Enfin, un document tout spécial et d'une haute utilité, qui occupe plus de cent pages et est suivi d'une table géographique spéciale, est l'itinéraire des rois de France (*Mansiones et itinera*), de 1226 à 1327.

Dans une œuvre d'aussi longue haleine qu'un tel volume, il n'était presque pas possible que tant de documents, dont une partie ne se découvre aux éditeurs qu'au fur et à mesure qu'ils avancent dans leur tâche, fussent coordonnés suivant une disposition méthodique ; on y a suppléé par la préface où le livre tout entier est résumé avec ordre et clarté, et par les excellentes tables de matières qu'on est habitué à trouver dans toutes les publications de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

H. L. B.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9.